

5^c. Journal du Lot 5^c.

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	Ces prix doivent être doublés pour l'édition quotidienne.		
	3 mois	6 mois	1 an
CAHORS ville.....	3 fr.	5 fr.	8 fr.
LOT et Départements limitrophes.....	3 fr.	5 fr.	9 fr.
Autres départements.....	3 fr. 50	6 fr.	11 fr.

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUESLANT, Directeur | L. BONNET, Rédacteur en chef

L'Agence HAVAS, 8, Place de la Bourse, est seule chargée, à Paris, de recevoir les Annonces pour le Journal.

Publicité

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent.
RÉCLAMES..... 50 —

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

VOIR LES DÉPÊCHES AU VERSO

LA GUERRE

LA SITUATION

Le discours de M. Ribot et la presse étrangère. — Les Socialistes français et les responsables de la guerre. Aucune solution n'est possible avant la défaite du militarisme prussien. — Le désir de paix en Allemagne. Les difficultés Russes.

On sait que la été le gros succès de M. Ribot lors de la récente interpellation socialiste. Le Président du Conseil a su prendre ses responsabilités en affirmant que l'heure de la paix n'était pas venue et qu'il n'appartenait pas à un parti de trancher cette question.

Près de 400 députés ont approuvé ce discours énergique dont s'occupe toute la presse neutre.

On lira avec intérêt un remarquable commentaire paru dans la Tribune de Genève, sous la signature de Marcel Rouff :

Le Président du Conseil français a prononcé devant la Chambre les paroles nécessaires, attendues. Son discours est empreint de ce nouvel esprit qui met au service du plus noble idéalisme le sens de la réalité politique et qui désormais, en inspirant les démocraties, les empêchera d'être dupes des chimères verbales qu'elles entraînent trop souvent dans leurs bagages. Comme l'a affirmé M. Ribot, toute paix qui sortirait de paroles, de conférences, de télégrammes, serait une paix désastreuse, non seulement pour les Alliés, mais pour le monde entier parce qu'à priori elle favoriserait les louches desseins de l'Allemagne qui sait si bien faire dire aux documents ce qu'ils ne disent pas ou, au besoin, les déchirer purement et simplement. Il reste donc deux alternatives, deux et non pas trois : qu'on retourne la question comme on voudra, la paix ne peut être établie que sur la défaite ou la révolution allemande, en admettant encore que cette révolution soit sincère, loyale, profonde, réelle. Nous avançons que nous aurions plus confiance dans la première des alternatives.

Il est au moins singulier que les socialistes français, si sincères d'ailleurs, si généreusement utopistes — je ne parle pas, bien entendu, des Zimmerwaldiens — ne parviennent pas à se dégager de leur superstition des congrès et conférences. Eux qui ont tant et si souvent condamné les vanités de la diplomatie, ils éprouvent une jouissance incompréhensible à recueillir de ses mains défaillantes, ses méthodes et ses procédés.

L'homme d'Etat français a tracé un large et exact tableau de ce que serait cette paix précoce en vue de laquelle l'Allemagne inonde les pays neutres d'agents et la presse du monde entier d'inspirations intéressées. Cette paix ne serait rien moins que la réalisation partielle des buts de guerre militaristes et impérialistes qui inspirent actuellement les seuls Allemands. Le bloc central, retranché dans sa constitution politique et sociale, se montrerait aussi humainement demeuré comme un de ces châteaux féodaux, repaires de barons-bandits qui tenaient sous leur menace toute une contrée tant qu'ils n'avaient pas été démolis pierre à pierre. M. Ribot a donc eu un courage heureux en criant bien haut à la France qui est de taille à supporter la vérité : Pas de paix en ce moment. Assurément le pays l'entendra. La crise morale de quelques jours qu'il a traversée en juin est déjà bien loin. Tous ceux qui reviennent de France attestent sa magnifique tenue. Elle a compris et

bien compris cette fois que ce serait folie d'accorder merci à des ennemis encore forts, toujours impitoyables, avant que le concours américain dont on ne peut encore comprendre toute l'importance décisive, n'ait développé ses pleins effets. De toute évidence, les Allemands redoutent énormément de voir surgir les troupes des Etats-Unis sur les champs de bataille, non seulement parce qu'elles sont valeureuses, innombrables, pourvues d'un matériel et de moyens formidables, mais encore parce que l'avenir allemand aux Etats-Unis sera irrémédiablement compromis quand il y aura entre la République et l'Empire des flots de sang.

Le « Pas de paix » de M. Ribot, a donc un sens très large et qui sera compris.

Il y a une chose indéniable : dans toutes les louches manœuvres de paix que nous pouvons suivre en Suisse mieux que partout ailleurs, la France n'a qu'un rôle défensif ; ce n'est pas elle qui inspire des feuilles zimmerwaldiennes, qui fait organiser des congrès, qui machine des entrevues, qui expédie des diplomates d'occasion et des agents véreux. Tout cet immense travail souterrain de plume et de paroles est mené par l'Allemagne. Nous ne croyons même pas, pour notre part, à de prétendus pourparlers avec l'Autriche, auxquels on a fait allusion sans preuves. La France qui attaque en ce moment si superbement sur le front militaire, reste dans ses tranchées sur le front diplomatique. Le chef de son gouvernement a donc parfaitement incarné sa pensée et sa résolution.

Cependant, il y a dans le discours de M. Ribot un point de première importance sur lequel il est revenu : la Société des Nations. L'idée date du commencement du dix-neuvième siècle. Elle est l'inspiration rousseauiste. Elle a été superbement formulée par le président Wilson. Nous comptons l'étudier. Mais, dès aujourd'hui, nous serait-il permis de suggérer une idée ? Les Alliés du centre Europe sont-ils pour le moment absolument indispensables à ce foyer où les grandes démocraties conviennent les peuples libres ? Même après la paix viendront-ils s'y assoier ? La France, l'Angleterre, l'Italie, les Etats-Unis, la Russie et leurs compagnes de moindre importance ne pourraient-elles dès maintenant former entre elles cette Société où entreraient peu à peu tous les peuples affranchis, dignes de vivre, oui, la former en pleine bataille et lui donner le baptême du sang et de la souffrance ?

Le parti socialiste français qui s'est divisé en deux lors du vote qui a suivi le discours de M. Ribot, à la Chambre, vient de publier une déclaration de principe, au sujet de la Conférence de Stockholm, dans l'organe du parti, l'Humanité.

De cette déclaration il convient de retenir le passage qui a trait aux responsables du conflit : « Nous n'hésitons pas, disent-ils, à le proclamer de toute la force de notre conviction : l'effroyable responsabilité d'avoir rendu inévitable la guerre européenne appartient aux gouvernants des empires centraux. »

Les socialistes ne s'en tiennent pas à une simple affirmation. Ils appuient leurs dires de preuves nombreuses et judicieuses.

La déclaration des socialistes français est adressée au comité hollandais-scandinave, organisateur de la Conférence de Stockholm. Elle sera donc communiquée officiellement aux soi-disant démocrates allemands.

Si ces derniers reproduisaient cette déclaration dans leurs feuilles, ils établiraient leur bonne foi... mais leur attitude passée ne leur permet pas cette solution. Ils se gardent de faire connaître le document fran-

çais à leurs lecteurs et cela suffira à établir leur complicité dans le crime allemand !

Les socialistes français accusent donc comme responsables de la guerre les chefs de l'Allemagne militariste.

Mais objecte, avec infiniment de bon sens le Temps, les chefs auraient-ils eu tant de puissance, si la grande majorité du peuple n'avait été de cœur avec eux ? Etait-ce des chefs de l'Allemagne militariste, ces innombrables membres de la Ligue de la flotte et de la Ligue de l'armée, qui réclamaient toujours des armements nouveaux, ou bien ces millions de syndiqués socialistes qui n'ont rien fait pour empêcher la guerre, ou bien ces députés de la Sozialdemokratie qui votaient en 1913 les impôts nécessaires au programme de l'état-major, en attendant de voter les crédits de guerre l'année suivante ? Pourquoi ne pas faire comprendre qu'il y a en Allemagne toute une méthode de gouvernement, qui prend l'enfant dès l'école primaire, qui suit l'homme dans sa carrière et jusque dans ses lectures quotidiennes, qui s'adapte à chaque classe sociale et qui sert à faire de tout Allemand le citoyen conscient d'un Etat agresseur et conquérant ? Une des principales causes de la guerre — la principale, peut-être — c'est ce « militarisme prussien » que le gouvernement des Hohenzollern a systématisé étendu à toute la population civile de l'Allemagne, dressant les intelligences comme Frédéric II dressait ses grenadiers. Pourquoi ne pas dénoncer ce mal ? Croit-on qu'il y a place pour une paix durable, tant qu'il subsistera ?

A cette question précise, la réponse ne peut pas être douteuse. A quelque parti qu'on appartienne, on ne peut fermer les yeux à la réalité. Le militarisme prussien, qui a déformé la mentalité allemande depuis un demi-siècle, est un obstacle insurmontable à une paix sincère. La tranquillité du monde exige que ce militarisme soit battu avant le moindre pourparler pour arrêter les combats.

Et les parloires de Stockholm ou d'ailleurs n'auront pas le pouvoir de changer quoi que ce soit à cette nécessité reconnue par tous les Alliés !

Une nouvelle preuve du désir ardent des boches de trouver la fissure par laquelle ils pourraient arriver à une paix acceptable qui leur éviterait le désastre final :

La Leipziger Volkszeitung du 31 juillet enregistre avidement quelques faits qui lui paraissent pouvoir être interprétés comme des signes du progrès des idées pacifistes chez les Alliés.

Après avoir célébré le beau succès que les délégués du Conseil russe des ouvriers et des soldats, aidés d'ailleurs par les efforts énergiques du parti travailliste indépendant, viennent de remporter en levant les objections que le Labour-party soulevait jusqu'ici à la conférence de Stockholm, le journal socialiste minoritaire signale un fait qui lui semble également très significatif : l'article que vient de publier le Journal de Genève à propos des révélations de M. Michaelis. « Cet article apporte une correction importante aux déclarations qu'a faites le chancelier au sujet du plan de conquête conçu par le gouvernement français. Si l'exposé du journal suisse est exact, il s'en suivrait que ce plan de conquêtes a subi, dès la séance secrète de la Chambre, des modifications considérables. »

Le journal boche laissait entendre qu'il attendait impatiemment que l'exactitude de cette information fût confirmée.

Hélas ! en fait de confirmation, il n'est venu de Londres, de Paris, et de Petrograd que la nouvelle affirmant que l'Entente n'acceptera de parler de paix que le jour où le militarisme prussien sera vaincu.

Aucun doute, à ce sujet, sur la volonté des Anglais et des Français. Quant au gouvernement russe, il a compris le danger qu'entraînerait la trahison des régiments qui obéissent aux suggestions des Lénine et il réagit avec une vigueur toute révolutionnaire.

Il vient de déclarer qu'il s'opposerait à toute tentative partielle de solution de la question agraire jusqu'à la réunion de la Constituante. Les moujiks-soldats n'auront plus, ainsi, la tentation de quitter leurs régiments pour se trouver dans leurs villages au moment du partage des terres.

Cette mesure est affirmée par le départ du ministre socialiste dont les projets agraires mettaient en défiance les parlis modérés.

Ainsi, il faut espérer que la démission de Kerensky n'est qu'une fausse sortie destinée à forcer tous les partis à accepter une union qui devient indispensable pour sauver la patrie en danger.

Un ministère contenant des représentants de toutes les classes aura seul une autorité suffisante et indiscutable pour imposer une discipline absolue à l'arrière et au front.

Et alors s'évanouira le dernier espoir des boches.

A. C.

Sur le front belge

L'activité de l'artillerie a été assez intense au cours de la nuit.

L'ennemi a bombardé certains de nos postes avancés et nos communications.

La journée a été assez calme. Nous avons exécuté des tirs de destruction sur plusieurs batteries adverses.

Un ordre du jour de sir Douglas Haig

Le feld-maréchal sir Douglas Haig a adressé à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Nous entrons aujourd'hui dans la quatrième année de la guerre. Il y a douze mois la puissance des nouvelles armées de l'empire pour prendre l'offensive jusqu'au succès était encore à ses débuts. La preuve de cette puissance est faite maintenant pour l'ennemi lui-même. Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une confiance fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, nous et nos vaillants alliés. « Ce souvenir des trois dernières années ne peut nous faire douter que ces armées britanniques en France et les travailleurs dans l'empire de qui elles dépendent, ont la puissance et la volonté de compléter la tâche qu'ils ont entreprise et poursuivront celle-ci jusqu'à ce que leurs travaux soient couronnés par la victoire finale et certaine. »

Les pertes norvégiennes pendant le mois de juillet

Les navires norvégiens coulés pendant le mois de juillet jaugeaient au total 58.240 tonnes.

La Hollande interdit l'exportation des pommes de terre

L'exportation des pommes de terre pour n'importe quelle destination sera entièrement suspendue à partir du 6 août.

Appel de la classe 1919 boche

On mande de la frontière allemande au « Telegraaf » que l'incorporation de la classe 1919 a commencé, en Allemagne, dès le mois dernier.

Parmi les enrôlés se trouve un fort pourcentage de soldats ayant obtenu antérieurement des sursis, en raison de leur débilite causée par l'insuffisance de l'alimentation.

Un député prisonnier donne de ses nouvelles

M. Inghels, député du Nord, détenu à Coblenz, a envoyé à la questure de la Chambre des députés une lettre, accusant la réception d'un envoi.

M. Inghels ajoute que son état moral et physique est excellent.

Le ravitaillement des neutres

Le gouvernement demande, dans une note diplomatique aux neutres

du Nord, des informations détaillées sur leur approvisionnement en vivres, l'intention du gouvernement américain étant de réduire les exportations pour ces pays au strict minimum indispensable.

L'embargo sur le fer et l'acier

Un ordre du président Wilson interdit, à dater du 15 août, toute exportation de fer et d'acier, à l'exception des quantités nécessaires aux Alliés pour poursuivre la guerre.

Les généraux seront jeunes

Le ministre de la guerre a décidé qu'aucun général âgé de plus de quarante-cinq ans ne sera envoyé en France. Il en résultera un remaniement complet des cadres des officiers généraux de l'armée américaine.

L'aide anglaise à la Russie

Nous avons déjà indiqué que le concours étendu que les Américains donnent à la Russie en vue de hâter sa réorganisation ; voici quelques précisions sur l'aide que, de leur côté, les Anglais ont prêtée à nos alliés du nord. Les chiffres mentionnés sont extraits des déclarations que le ministre anglais M. Henderson a faites récemment à Moscou. Ils sont relatés par le « Rousskoïé Slovo. »

« Depuis le début de la guerre, dit le ministre, l'Angleterre a avancé au gouvernement russe 12 milliards 500 millions de francs environ. Elle a exécuté des commandes de chaussures et d'équipements militaires qui se montent à plusieurs centaines de millions. Elle a envoyé en Russie un important matériel de guerre, plus de 150.000 tonnes de métal, plus de 500 moteurs d'aéros, plus de 700 canons, environ 3 à 4 millions d'obus, 300.000 fusils, 2.500 mitrailleses, plus de 1 milliard de cartouches et des milliers d'automobiles et d'auto-camions. »

EN RUSSIE

Kerensky reste ministre

Une dépêche de Paris-Télégrammes au Journal du Lot, dimanche, et affichée chez nos dépositaires, faisait connaître que Kerensky le Président du Conseil russe avait démissionné.

Les partis politiques russes émus par cette démission, se sont réunis et après une longue discussion ont affirmé leur confiance dans le grand homme d'Etat.

Les partis ont dicté les deux conditions suivantes :

La première émane des partis socialistes, que le nouveau gouvernement reste fidèle à sa déclaration ; la seconde, que le gouvernement jouisse, dans toute sa politique, de la confiance de la part des partis politiques.

La séance a été levée sur un accord entre toutes les fractions politiques, par voie de concession mutuelle, renouvelant la confiance générale et entière à M. Kerensky, comme le seul homme pouvant avec autorité assurer la direction et le gouvernement du pays.

Les termes de l'accord ont été aussitôt portés à la connaissance de M. Kerensky, qui a alors retiré sa démission.

La lettre de démission de M. Kerensky

Voici la lettre que M. Kerensky avait remise au vice-président du gouvernement provisoire, M. Nekrasoff :

« Etant donné l'impossibilité, malgré toutes les mesures que j'ai prises de reconstituer le gouvernement

provisoire de façon qu'il réponde aux nécessités du moment historique exceptionnel que le pays traverse, je ne peux plus assumer de responsabilité devant l'Etat et je prie le gouvernement provisoire de me relever de toutes mes fonctions. »

L'arrestation du général Gourko

L'arrestation du général Gourko, que nous avons annoncée, est motivée par le fait qu'il a nettement pris l'initiative d'un mouvement de contre-révolution. Le gouvernement provisoire n'a pu enrayer du même coup l'agitation à laquelle il participait.

C'est à 7 heures du matin qu'un détachement de troupes commandé par le lieutenant Kremin, commandant adjoint de Petrograd, a entouré le domicile du général Gourko. Après une perquisition dans son appartement qui dura plusieurs heures, le général Gourko, sous une escorte d'officiers, fut conduit en automobile au quartier général.

La Pologne asservie

Le gouvernement de Varsovie est désormais séparé de celui de Suvalki, le long de toute la frontière, par une clôture haute de deux mètres, composée de neuf lignes de fils de fer barbelés.

L'autonomie municipale des communes est supprimée dans tout le gouvernement de Suvalki, et ces communes sont administrées par des baillis allemands.

A part le Journal Officiel, imprimé en jargon juédo-allemand et en polonais, tous les journaux sont supprimés.

Sur le front italien

Communiqué officiel

Sur tout le front, actions d'artillerie éparpillées et de peu d'intensité ; activité limitée de patrouilles.

Pendant la nuit du 3 au 4, des avions ennemis ont exécuté une incursion, avec lancement de bombes sur plusieurs centres habités, situés entre l'isonzo et le Tagliamento.

Ils n'ont causé que des dégâts légers, sans faire de victimes.

Un hydravion ennemi, atteint par notre feu antiaérien, est tombé dans le Pô, près de Ponto-Agoscuro ; les aviateurs ont été faits prisonniers.

Sur le front albanais, pendant la journée du 4, sur la rive droite de la Jouvssa, un de nos petits groupes en reconnaissance s'est rencontré avec une forte patrouille autrichienne, qu'il a capturée au complet.

Signé : CADORNA.

En Grèce

Athènes est parfaitement calme. La proclamation de l'état de siège est destinée principalement à empêcher la divulgation de nouvelles relatives à l'armée d'Orient ou à l'armée hellénique. La suppression des contrôles qu'exerçaient les alliés permettrait, en effet, la transmission de toutes sortes d'informations qui pourraient même, contre le gré de ceux qui les lancent ou des journaux grecs qui les reproduisent, être utilisées par l'ennemi. L'état de siège, au contraire, permet au gouvernement hellénique d'instituer une censure.

Le Ministère

Le président du conseil s'est entretenu avec diverses personnalités politiques, et particulièrement avec quelque membre important du cabinet, mais aucune décision n'a encore été prise touchant la succession de l'amiral Lacaze et de M. Denys Cochin, et aucune ne sera prise avant le retour du président et des ministres de la conférence de Londres.

CHRONIQUE LOCALE

CONTROLE NECESSAIRE

Nous parlons l'autre jour des monoppoles de denrées de première nécessité et nous disions que dans l'intérêt de l'Etat et des consommateurs, à notre époque surtout, les monopoles seuls pouvaient satisfaire les besoins particuliers en denrées, et fixer un prix uniforme.

Seuls, les accapareurs n'y trouveraient pas leur compte, ainsi que chacun le sait, et ainsi que vient nous le démontrer l'information suivante que nous publions le journaux.

On a découvert, en effet, à Toulon, l'existence d'une vaste organisation ayant pour but de raréfier le pétrole et de provoquer ainsi une hausse scandaleuse des prix.

Un commerçant réalisait de ce fait 300 p. 100 de bénéfices.

Un groupe de marchands de fourrages qui détenaient de l'avoine, du son et des céréales et les mettaient en vente à des prix supérieurs à la taxe préfectorale, vont également comparaître devant le tribunal correctionnel.

Tous ces faits sont navrants et donnent une bien triste opinion de la façon dont certains comprennent « la liberté du commerce ».

On conçoit les difficultés qu'éprouvent les petits négociants à s'approvisionner : les criminels agissements des spéculateurs ne sont pas faits également pour rendre facile la tâche de ces pouvoirs publics eux-mêmes.

Ces agissements ont été découverts à Toulon : est-on certain qu'ils n'existent pas ailleurs ? On en prendra à l'égard des auteurs de ces spéculations les plus extrêmes mesures, ou tout au moins qu'on exerce partout, en tout temps, un contrôle particulier sur toutes les catégories de denrées.

Les Anglais, qui se sont aperçus également de l'existence d'accapareurs, n'ont pas hésité à entrer dans cette voie de contrôle continu.

En effet, le contrôleur de l'alimentation publiée des détails sur le projet visant le contrôle de la consommation. Les autorités locales actuellement en fonctions nommeront des commissions comprenant chacune au moins une femme et un représentant des travailleurs pour le contrôle des prix des denrées alimentaires et des autres affaires concernant les approvisionnements.

On a vraiment trop de mansuétude pour les mauvais commerçants : quelques centaines de francs d'amende ne punissent. Si parfois il est prouvé que des commerçants ont des relations avec les ennemis, on leur inflige quelques semaines de prison. Et c'est tout. Ce n'est pas assez.

La Cour des prises de Londres est plus ferme : le 2 et 3 août, elle a confisqué pour 2.500.000 francs de café expédié de Santos et qui était destiné aux Boches.

L'immeuble où étaient installés à Londres les bureaux de la Société qui avait fait cet accaparement, a été aussitôt vendu par autorité de justice et a été acquis par la Péninsulaire orientale Steam Navigation.

Si l'Etat anglais n'a pu mettre la main sur les expéditeurs, il a toutefois réussi à pincer les intermédiaires et à gagner plusieurs centaines de mille francs.

Nul ne comprend qu'on n'opère pas partout avec une égale sévérité, et cependant, n'est-ce pas le public tout entier qui est victime des manœuvres des accapareurs ?

Souvenirs du front

Arrivés à Mons, frontières belges, le 22 août 1914, à minuit 1/2, nous en étions repartis à 3 h. du matin. Voilà les Allemands ! vinrent nous dire les braves gens qui nous avaient donné l'hospitalité.

Les Boches n'étaient pas là, mais ils ne devaient pas tarder ! Allons ! à cheval me crie le capitaine Montmayeul, et nous descendons de notre soupente, où dormait, à poings fermés, un bébé de 25 mois : Epuisé, affamé, purgé par ce lait non bouilli, nous arrivâmes à Messincourt où nous avions passé la nuit précédente.

Les routes étaient encombrées de troupes diverses marchant un peu au hasard, de fuyards civils, des villages entiers, parfois avec le curé en tête qui n'avait pas voulu abandonner ses paroissiens et les guidait de ses conseils.

Ces malheureux exilés nous empêchaient d'avancer, se précipitaient vers nous : Messieurs les officiers, où faut-il aller ?

Que leur dire ! Nous-mêmes, nous étions dans l'incertitude. Jamais je n'oublierai ces spectacles qui frappèrent nos regards jusqu'à la mer.

Ces « futurs réfugiés » passaient la nuit à la belle étoile, dans des champs de luzerne, vieillards infirmes, enfants, femmes malades ! C'était le drame dans toute son horreur, parfois le mélodrame ; je vois encore cette bonne grand-mère traînant d'une main un petit-fils récalcitrant qui voulait aller avec « les soldats » et, de l'autre, entraînée par un veau qui s'efforçait de rejoindre une petite vache à la mamelle gonflée !

Voyez donc cette jeune femme à l'air égaré ; on dirait une folle ! Elle s'est enfuie, les cheveux en désordre, vêtue à peine d'un peignoir, les pieds nus dans des pantoufles ; sur chaque bras elle porte un enfant, et le troisième se larde par sa natière. Oh ! va-t-elle ? elle l'ignorait ! Son mari est à la guerre ; elle ne veut pas tomber aux mains des Allemands.

Tout à l'heure elle s'affaissait exténuée, sans ressources ; elle n'a rien... si... l'espoir de mourir et de ne pas être outragée. Qu'est-elle devenue ?

Mais que portait ce cadavre sur cette brouette ? on dirait un cadavre ! c'est une forme humaine, pâle, exsangue, une

jeune femme qui, dans la fuite, a donné le jour à un bébé, sur le bord de la route et qu'un voisin compatissant essaya d'arracher à la mort. Y arrivera-t-elle ? ou la conduire, l'habiller et la soigner ?

« Et chacun se sentant mourir, ou étant mort... »

« Deux religieuses s'approchèrent du Chef d'Etat-Major. Quelle direction prendre ? que tout devint ces pauvres pellentes !

Avec 30 orphelins, toutes tremblantes, ayant à la main leurs petits paquets de lard et de maigres provisions, elles viennent de faire 20 kilomètres ! Si les Allemands les rencontrent ! Ayez pitié d'elles !

Ce sont des spectacles épouvantables ; on retient ses sanglots, mais les larmes coulent. Qui n'a pas vu cela, n'a rien vu. Fuir au milieu de la nuit ! tout abandonner ! sa maison bien garnie ! tout ! marcher droit devant soi, sans but et sans dire, c'est la mort, la ruine, la misère !

Combien on pleure ! et les malheureux survivants ! que trouveront-ils au retour ? des ruines ! souvent même rien ! tout a été rasé et remplacé par des barreaux en bois ; ils ne reconnaîtront pas même l'endroit où s'élevait la maison paternelle !

A Messincourt, où nous nous arrêlâmes 2 h. à peine, ma logeuse de la veille me reconduisit. Que vous êtes pâle me dit-elle !

« Qu'avez-vous ? Je fus obligé de lui avouer que j'avais faim ! Vite, elle me fit offrir un peu de lait « pas beaucoup ajoutée-elle » on n'en a pas, son mari, ancien sergent-major, s'apprêtait à partir avec sa fille, une belle enfant de 20 ans ; il ne voulait pas l'exposer au voisinage des Allemands.

Nos hommes essayaient, eux aussi, de trouver quelque chose à manger. Le ravitaillement n'existait pas. Journées épouvantables !

A cheval ! en avant ! nous voilà à Amblimon ! une colonne d'artillerie passe ! Je serre la main à mon jeune voisin de Cahors le brigadier Vairès, un beau garçon ; on échange un mot sur le pays. Adieu ! hélas ! Je ne devais plus le revoir ! Pied à terre ! va-t-on bruter ? la brute reprend le dessus, et les mantes sont nombreuses en ce moment !

« J'interroge le lieutenant chargé de la popote ; il attend les fourgons ! Je circule dans le village ! on fait sa toilette en plein vent ! Quelle veine !

« J'ai deux mouchoirs et un bout de savon au fond de ma poche ! Pour quelques jours de campagne paysanne lave « mon linge » l'un des deux mouchoirs me servira de serviette. Un médecin soigne des éclopés ! Je m'approche ; dans le groupe, je reconçois le jeune Lescale, fils du vice-président du Conseil de Préfecture ; il a une sorte de phlegmon au cou ; on l'opère ; il sourit, mais il lui tarde d'en finir. Je voudrais bien me faire raser.

Le 22 août, mon ordonnance, que j'avais perdue, j'ouvrais dans les boyaux, avait perdu sa trousse ; le pauvre garçon, me revient ce matin, indemne heureusement ! On m'indique le seul Figaro de Vendroit ; il a 84 ans et tremble ! Comme je ne veux pas me faire couper le cou, je me rase moi-même et le paie largement ; il en est stupéfait.

Après une nuit passée sur la dure, nous continuons la retraite. Nous arrivons à R... sur-M... ; il était 9 heures du soir. Oh ! vais-je passer la nuit ? Chez M. X... me dit le capitaine Montmayeul. Obscurité complète ! fibreuse ! de la boue ! des milliers d'hommes circulent et gronillent, couchés partout, sur les trottoirs, les colonnes se succèdent ! Comment trouver un logement ? un petit bonhomme me guide et j'arrive.

La devait se passer un incident bien connu par les Lolois, que je n'oublierai jamais et que je vais vous raconter par le menu. Il pouvait être 10 heures quand je frappais à cette porte « hospitalière ».

Mais, avant qu'on me l'ouvre, je vais ouvrir une parenthèse : — Quand, au moment de la Marne, nous poursuivîmes les Boches, traversant des villages pillés par ces professionnels, nous trouvons sur des portes, par-ci par-là, l'inscription suivante, comme indication aux régiments allemands s'étant succédé : « Gute Leute, nicht plündern ». « Braves gens, ne pas piller ». C'était la nouvelle du village était organisé. Que ces braves gens étaient des individus accueillant l'ennemi le sourire aux lèvres, lui offrant le vivre et le couvert.

Ces gens ont été l'exception, mais il y en a eu. D'ailleurs, tous nos poilus ont lu et relu cette inscription, désormais historique. Je frappe donc ! on ouvre, une petite vieille, genre fé-carabosse, avec lunettes d'or sur un nez crochu, me demande ce que je veux. Très poliment, je m'excuse de la déranger et lui dis qu'on m'a indiqué son nom. Je ne vous reçois pas : vous n'avez pas de billet de logement !

« Je me contiens et je fais remarquer à cette mégère que nous ne sommes pas aux manœuvres, mais en guerre, qu'elle en ignore les lois et celles des réquisitions. Inutile ; « d'ailleurs mon mari ne vous recevrait pas non plus ». « Estimez-vous heureuse, madame, d'être une femme, lui dis-je, calme malgré moi, sans que, plus d'égard pour un officier allemand sans doute ». « Oh ! ce n'est pas vous qui les empêchez de passer ! » Cette fois-ci j'étais trop ! Vous comprenez si j'ai traité cette immonde personne comme elle méritait.

Le mari survenant ! vous vous représentez la réception. Je pourrais, leur dis-je en partant, m'installer chez vous, à mon aise, mais vous me dégoûtez, et, comme la veille, je vais dormir près de mon cher... Des habitants s'étaient rassemblés ; un ouvrier et sa femme me prirent par le bras et m'obligeaient à entrer chez eux et à y passer la nuit ; les braves ouverts ; ils ne voulaient rien accepter à mon lever, mais je payais, en écus bien trébuchants, les deux petits enfants.

L'argent ne servait à rien, on ne pouvait rien se procurer. Mais voici l'épilogue. Ces deux infimes petits vieux — de meurant vis à vis — fort à l'aise, mais plus avarés encore, étaient détestés dans la localité. Eh bien ! dis-je à l'excellente femme qui m'avait logé, vous allez voir la fin de l'histoire. Je traverse la rue, il était 7 heures ; il bruinnait toujours ; le 88e de ligne était arrivé la nuit ; les hommes étaient répandus partout, mouillés, le ventre creux. Je frappe, et violemment. Cette figure apocalyptique apparaît. Vous ne me reconnaîtrez pas, lui dis-je, peu m'importe, et alors je me mets à circuler dans les appartements ; tel que l'aurait fait un capitaine Boche. Ah ! vous n'avez pas voulu me recevoir hier et cependant les chambres ne manquent pas.

A la cuisine, que vois-je ? des provisions de sucre, du lait, du café, de belles miches de pain blanc, du saucisson, du jambon.

Nous n'empêcherons pas les boches de passer, n'avez-vous dit ? Il serait réellement dommage qu'ils mangent tout cela, pendant que ces malheureux Français dorment dans la boue, meurent de faim ! Le mari réapparut et veut protester ! Vous, pour un mot de plus, je vous fais enlever par 4 baïonnettes !

J'ouvre la porte et je demande à un sergent s'il a pris son café. Il n'y a rien dans le village, mon capitaine ! Entrez ici avec 40 hommes. Vous allez faire déjeuner consciencieusement ces braves, dis-je à Harpagon et à son ignoble compagne. Ils

ne sortiront d'ici qu'après avoir épuisé les provisions qu'il serait lamentable de voir consommées par les Allemands, puisque vous me semblez les attendre. Et vous, mes amis, n'oubliez pas que vous êtes en France. Je vous ordonne de vous reconforter, mais en même temps, je vous défends de piller, de briser, d'abîmer quoi que ce soit. Dans une heure je repasserai.

« Là-dessus, j'allai à l'Etat-Major et je rendis compte au colonel de tous les détails de l'incident ! Le chef d'Etat-Major m'approuva. A la maison, je fis au maire le même récit. Sur mon désir, il le consignait sur les archives de la commune, et, après la guerre, des félicitations seront adressées et à ce brave ouvrier et à sa femme, et le nom de ces deux vieux richards sera cloué au pilori.

J'ai signé ma déposition, contresignée par le maire. La censure sera inexorable au double vrai sens du mot. Le fait sera publié. Quand 2 jours après les Boches ont occupé cette maison, et ils y sont encore, ils ont trouvé les pelures des saucissons et les os de jambons laissés par les poilus du 88e. L'histoire a fait le tour de l'Etat-Major et de la division ! Disons, à la louange de nos populations, que partout on était bien reçu.

Dans quelques jours, je serai dans l'Aisne ; on s'y bat terriblement ! il y a un endroit surtout où la lutte est très chaude : c'est « au Chemin des Dames ».

Un Interprète.

Votes de nos Députés

Sur la fixation de la prochaine séance de la Chambre au 18 septembre 1917, nos députés ont voté : Pour. La Chambre a adopté par 312 voix contre 106.

Votes de nos Sénateurs

Sur le projet de loi relatif aux contributions directes et aux taxes y assimilées de l'exercice 1918, nos sénateurs ont voté : Pour. Le Sénat a adopté par 224 voix.

M. Malvy en congé

Une dépêche de Paris-Télégrammes adressée dimanche au Journal du Lot annonçait que M. Malvy, ministre de l'Intérieur, dont l'état de santé nécessite quelques jours de repos a quitté Paris. L'intérim du ministère de l'Intérieur sera assuré par M. Viviani pendant la courte absence de M. Malvy.

Nous tenons à adresser à notre éminent compatriote et ami nos meilleurs souhaits de prompt rétablissement.

Légion d'honneur

M. Henri de Bienassis, capitaine au 71^e régiment d'infanterie, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur et a été l'objet de la citation suivante :

Officier ardent et brave, ayant une superbe attitude au feu, s'est particulièrement fait remarquer pendant les journées des 30 avril et 1^{er} mai 1917, en restant, bien que blessé, à la tête de sa compagnie (2 blessures). M. le capitaine Bienassis a, de plus, reçu la Croix de guerre.

Le nouveau promu est le fils de M. le commandant de Bienassis, ancien chef de bataillon au 7^e régiment d'infanterie.

Citation posthume

Nous avons eu le regret d'annoncer, il y a quelques mois, la mort héroïque de notre regretté compatriote, le commandant André, tué à l'ennemi.

Voici la belle citation à l'ordre de l'armée dont il est l'objet et que publie l'Officiel :

« André Bertrand-Philippe-Henri chef de bataillon au régiment d'infanterie : officier supérieur de haute valeur morale, modèle de dévouement et d'ardent patriotisme. Le 31 janvier 1917, mortellement atteint, au l'ennemi de s'assurer que toutes les dispositions étaient prises, rédigeant ensuite lui-même un compte rendu de la situation ; malgré ses souffrances, a lutté pour tenir son poste jusqu'au bout, ne se faisant évacuer qu'après

LA HERNIE

Conséquences de la Chaleur

L'été est pour le hernieux la saison pénible par excellence, car sous l'influence de la chaleur, la hernie devient le siège d'inflammation, de plaies, parfois même de complications dangereuses.

Plus que jamais, les hernieux souffrent de la pression brutale des mauvais bandages dont ils sont munis.

Seuls, les Appareils Pneumatiques, Imperméables et sans Ressort de A. CLAVERIE permettent d'éviter radicalement tout malaise et de jouir normalement de tous les avantages de la belle saison.

Légers, souples, imperméables à l'eau et à la transpiration, ce sont les seuls qui se moulent sur le corps sans se déplacer et sans occasionner la moindre gêne.

Aussi est-ce avec plaisir que nous avons appris l'arrivée parmi nous de M. A. CLAVERIE, le renommé Spécialiste de Paris et nous nous empressons de communiquer cette bonne nouvelle à ceux qui souffrent de Hernies, Descentes, etc., assurés qu'ils seront de trouver, grâce à lui, un soulagement immédiat et définitif à leurs souffrances.

M. A. CLAVERIE recevra de 9 h. à 4 h. :

CAHORS, Mercredi 8 août, Hôtel des Ambassadeurs. Figeac, Jeudi 9, Hôtel des Voyageurs Villa. Gramat, Vendredi 10, Hôtel de Bordeaux.

Ceintures ventrières perfectionnées pour toutes les Déviations des Organes de la femme. — Bas pour varices. — Chaussures orthopédiques. — Jambes et bras artificiels. Appareils les plus perfectionnés qui existent au monde.

A. CLAVERIE, Spécialiste breveté, 234, Faubourg Saint-Martin — PARIS.

s'être assuré que tout danger avait disparu. Est mort en cours de route, donnant à tous le plus bel exemple de courage, d'abnégation et d'esprit de devoir.

Le Commandant Andriollon était allié à la famille Girma, libraire à Cahors.

Médaille militaire

MM. Lebreuil, maréchal des logis chef et Pierre Célarié, gendarme à pied, affectés à la 17^e légion (compagnie du Lot), viennent d'obtenir la médaille militaire.

Félicitations.

Citation à l'ordre de l'armée

Parmi les citations à l'ordre de l'armée nous sommes heureux de relever celle dont a été l'objet notre compatriote, Léopold Bergon, soldat au 59^e d'infanterie :

« Fusilier-mitrailleur à l'assaut du 17 avril a sauté hors de la tranchée à l'approche d'une contre-attaque ennemie, avec un calme admirable, a démolé une colonne, l'a arrêtée et mise en déroute, a fait encore un bond en avant et infligé des pertes importantes aux fuyards. »

Derrière Heure

DEPÊCHES OFFICIELLES COMMUNIQUÉ DU 5 AOUT (22 h.)

Lutte d'artillerie

En Belgique, aucune action d'infanterie. Nos patrouilles ont continué à se montrer en avant de nos lignes et ont ramené deux mitrailleuses.

Sur le reste du front, lutte d'artillerie intermittente, assez violente vers la Ferme de la Royère, dans le secteur de Craonne et en Champagne, dans la région des Monts.

Sur le front Anglais

L'ennemi contre attaque avec violence

Londres, 5 août, après-midi.

L'artillerie allemande a montré une grande activité, cette nuit, vers Hollebeke et le canal d'Ypres à Comines, au nord de ce village.

Les troupes françaises ont poursuivi leur progression au nord-ouest de Bixchoote.

Un raid allemand a été repoussé, la nuit dernière, au sud d'Arleux-en-Gohelle.

Nous avons exécuté avec succès un coup de main à l'est de Vermelles.

Une attaque effectuée ce matin contre un poste occupé par des troupes portugaises, a échoué avec pertes pour les assaillants.

Londres, 5 août, 20 h. 50.

A la suite d'un violent bombardement de nos positions, au sud et au nord du canal d'Ypres à Comines, l'ennemi a lancé, au début de la matinée, une attaque sur les deux rives du canal. Il a réussi à prendre pied, un moment, dans Hollebeke, mais a été aussitôt rejeté par notre contre-attaque, et nous a laissé un certain nombre de prisonniers.

Partout ailleurs, les attaques allemandes ont échoué. Un coup de main ennemi a été repoussé par nos tirailleurs, la nuit dernière, au sud de Queant.

Communiqué du 6 Août (13 h.)

En Belgique, aucun changement dans la situation.

Des tentatives allemandes à l'est de la ferme Moisy dans la région sud de La Bodelle, au bois d'Avocourt et en Alsace ont échoué sous nos feux.

La lutte d'artillerie a été, par moments, assez vive dans ces différents secteurs !

Nuit calme sur le reste du front.

Télégrammes particuliers

La note quotidienne !!!

Fait qui ne s'était pas produit depuis longtemps, le service direct Paris-Cahors ne fonctionnait pas cet après-midi ! Les Télégrammes de Paris, pour le Lot, font un petit voyage circulaire à travers la France.

Les habitants du Lot sont de braves gens, calmes et patients...
Heureuse administration.
Mais enfin, une fois de plus, nous constatons la difficulté de notre tâche et nous signalons le fait, jusqu'au jour où nous serons dans l'impossibilité de continuer !...
Vers le milieu de l'après-midi, le « changement de caractères » de notre second télégramme nous prouve que les communications sont rétablies... Jusques à quand ?

Paris, 12 h. 40

HENDERSON ET STOCKHOLM

De Londres : Bonar Law répondra cet après-midi aux nouvelles interpellations relatives au voyage à Paris de Henderson. Il devra expliquer la présence de deux fonctionnaires du Gouvernement qui auraient accompagné la mission.

En Pologne

De Zurich : D'après la Gazette de Voss, le futur ministre polonais comprendrait sept membres sous la présidence du comte Tarnowski, l'opposition qui existait contre lui, à Berlin, semblait atténuée.

CHINE ET ALLEMAGNE

De Tien-Tsin : La proclamation de guerre à l'Allemagne est attendue incessamment.

145.000 ouvriers chez Krupp !

De Zurich : Krupp emploie, actuellement, 145.000 ouvriers dont 90.000 à Essen.

A la suite de cette belle citation, ce vaillant soldat a été décoré de la Croix de guerre avec palme.

Nous croyons même savoir qu'il a été proposé pour la médaille militaire.

Nous adressons nos vives félicitations à notre brave compatriote qui est originaire de Villesèque, et est le neveu de MM. Bergon, les boulangers bien connus de notre ville.

P. T. T.

Mme Bourguès, dame employée des P. T. T. à Gourdon est nommée en la même qualité à Brive.

BIBLIOGRAPHIE

Les Flandres en Khaki

Au moment où nos alliés anglais affirment, avec une maîtrise chaque jour plus grande, la part prépondérante que leurs magnifiques armées entendent jouer dans l'acte final de la tragédie mondiale, voici un petit ouvrage qu'on ne lira pas sans intérêt. C'est un des pionniers de la pres-

se sportive, notre confrère Victor Breyer, qui le publie, sous l'égide de l'Édition Française Illustrée.

Ayant fait 18 mois de campagne sur le front britannique, en qualité d'interprète, Breyer a eu l'idée de grouper, sous le titre *Les Flandres en Khaki*, ses notes et impressions de guerre. Son préfacier, notre confrère Charles Faroux, dit avec infiniment de justesse : « Un échec frappé dans ces récits avant tout, c'est la sobriété du style. Pas de grands mots, pas de phrases à effet, c'est aujourd'hui, pour un livre de guerre, la meilleure preuve que l'auteur a réellement fait la guerre. On notera aussi que Breyer rapporte généralement un fait et s'abstient de le commenter, mais ce fait est toujours si puissamment suggestif que nous savons gré à l'auteur de nous laisser réfléchir intérieurement. »

« Les Flandres en khaki », que chacun voudra lire et conserver dans sa collection d'ouvrages de la grande guerre, sont en vente au prix de 2 francs le volume chez tous les libraires et à l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

Le propriétaire-gérant :

A. COUESLANT.

Le remaniement ministériel allemand

mécontente le pays

De Lausanne : Une partie de la presse allemande estime que les modifications apportées dans le gouvernement de l'Empire et dans celui de la Prusse ont causé une déception complète.

Situation lamentable

Dans le DUCHÉ DE BADE

De Genève : La situation est lamentable dans le grand duché de Bade, où la misère est considérable.

LES MENSONGES DE GUILLAUME

De Londres : M. Gérard, ancien ambassadeur américain à Berlin, publie, aujourd'hui, le texte d'une dépêche de Guillaume à M. Wilson, le 10 août 1914, et que l'ambassadeur fut, en dernière heure, officiellement prié de ne pas envoyer à son gouvernement.

Dans ce télégramme, le Kaiser prétend que le prince de Prusse fut reçu le 27 juillet par le roi d'Angleterre et qu'il était autorisé à affirmer que l'Angleterre resterait neutre si la guerre éclatait seulement entre l'Allemagne et la France et entre la Russie et l'Autriche. D'autre part, Sir Grey disait en même temps à l'ambassadeur allemand que l'Angleterre n'interviendrait que si la France semblait devoir être écrasée.

Le bureau de la presse, à Londres, affirme que les déclarations que le Kaiser prétend avoir été faites par le roi d'Angleterre au prince de Prusse sont absolument sans fondement.

Paris, 14 h.

Sur le front Anglais

Échecs d'attaques ennemies

L'ennemi qui, de nouveau a attaqué la nuit dernière, vers Hollebeke, a été rejeté avant d'avoir pu aborder nos lignes.

Une autre attaque allemande, effectuée à la faveur d'un violent barrage, contre nos positions de Westhoek a également échoué.

Un coup de main ennemi a été repoussé cette nuit à l'est d'Éphry.

Paris, 13 h. 50

Cahors, 16 h. 50

Trajct 3 h.

Les caractères de cette 3^e dépêche indiquent que la ligne est détraquée à nouveau, d'où petit voyage par Toulouse !

Les Boches songeraient A UNE GROSSE OFFENSIVE

De Rome : L'Idea Nazionale déclare, d'après des nouvelles venant indirectement d'Allemagne, qu'on recommencerait à parler d'une prochaine rentrée en scène de la flotte allemande.

De vastes préparatifs seraient en cours dans les principales bases navales de l'empire, en vue d'une GRANDE OFFENSIVE qui serait appuyée par les sous-marins et les hydroplanes.

UN AUTRE ÉTAT CONTRE L'ALLEMAGNE

De New-York : Après un vote unanime, l'Assemblée législative du gouvernement de la république de Libéria, a déclaré la guerre à l'Allemagne. Les sujets allemands, mis en détention, seront embarqués à bord des croiseurs alliés.

Le concours du Canada

On mande d'Ottawa : Le projet de loi sur la conscription a été voté le 4 août au Sénat par 54 voix contre 29.

Encore aujourd'hui les nouvelles sont sans intérêt. D'Amérique, un livre de M. Gérard nous initie un peu plus à la fourberie des Boches : on nous montre Guillaume préparant la guerre et cherchant à tromper les grandes nations par des affirmations mensongères. Cela ne nous apprend rien. L'histoire nous prouve que le mensonge est l'arme favorite des Barbares.